

Copyright 9H3U1KB

Laurette MAS-CAMILLE

INVICTAE

L'incroyable odysée d'une jeune migrante

Pour Aramata.

De Mariam à Saada,

Vivre et vivre encore.

PROLOGUE

– Chez nous, on mange les chats, me dit-elle, juste après avoir regardé avec étonnement Surimi, étalé de tout son long sur le canapé.

Elle est debout derrière moi et me tresse depuis de longues heures.

Je marque un sursaut d'indignation, un petit, pour ne pas la choquer ou la laisser croire que j'ignore certaines mœurs. Je la questionne.

– Et c'est bon ?

Je lève les yeux de mon ordinateur et l'observe dans le miroir d'en face. Elle est encore plus indignée que moi.

– Je ne sais pas, je n'ai jamais goûté.

Je ris un peu, pas trop fort, pour ne pas rompre la discussion, elle pourrait se vexer ou croire que je me moque. Quelques instants s'envolent, légers, et je fixe de nouveau le texte que je suis en train de corriger.

– Pour manger un chat, il faut être ami avec lui...

J'ai du mal à retenir mon fou-rire.

– Manger un ami ?

– Je veux dire qu'il faut le nourrir, l'engraisser, le cajoler. Les gens te voient faire, ils se disent que si tu nourris ton chat, comme les Blancs le font souvent, tu es quelqu'un de bien. Ils ne soupçonneront jamais que tu l'as mangé le jour où il aura disparu. C'est comme ça, chez nous...

Surimi, qui est dérangé par mon hilarité et par les propos qui viennent d'être tenus, se drape dans sa dignité - un pelage court et très clair, descend de sa couche et s'en va dans le jardin.

Ma tresseuse d'un jour me torture le cuir chevelu, mais je ne sens plus la douleur. Elle continue sur sa lancée. Elle me parle de ce hamster, qu'elle a vu dans une cage chez des amis Blancs, ici en France, à Canteleu... Elle leur a demandé s'ils l'élevaient pour le manger. La petite rouquine a été scandalisée d'apprendre qu'en Afrique, on mangeait aussi les hamsters.

– Je préfère ne pas retourner chez eux, au cas où le hamster disparaisse, qu'on ne m'accuse pas...

Elle aussi, rit. J'entends sa gaieté, je la savoure. Cela n'a pas dû lui arriver souvent, de rire. Avec moi, elle est en confiance, intimidée et fière à la fois, parce qu'elle sait que je vais écrire son histoire. Ne serait-ce plutôt son cauchemar ? Elle est consciente qu'être vivante, là, à cet instant, c'est une chance inouïe.

– Ou alors, c'est Allah qui a voulu... Tout ça...

J'ai arrêté de rire et fais mine de me concentrer sur l'écran de mon ordinateur. Allah... Qui sait ? Lorsque je l'ai connue, elle avait, sans le savoir, la saveur d'un dernier jour d'hiver. J'ai su tout de suite que je l'attendais. Que dans mon rêve, j'avais déjà écrit sa vie dans un livre dont la couverture serait immaculée et le titre, semblable à de l'or noir. Elle pousse un soupir, long, dans lequel on pourrait palper les douleurs.

– Madame, je suis fatiguée...

Elle vient juste d'avoir vingt-cinq ans. Et sa vie, piétinée des centaines de fois, son âme, chiffonnée comme un brouillon de papier, par des milliers de mots sales, haineux, coupants, meurtriers. Pourtant, elle vit. Mère, épouse, femme, enfant, elle est toutes ces personnes à la fois, Aramata.

Invictae.

Invaincues.

J'ai treize ans.

Aujourd'hui, je me marie.

Aujourd'hui, *on* me marie, devrais-je dire.

Depuis sept jours, je suis traitée comme une reine, ce qui m'inquiète autant que me ravit. Du village de mes sept ans sont venues des femmes que je ne connais guère, mais la douceur de leurs mains m'a rappelé celles de ma grand-mère... Maman Aya. Mamaya. Cinq ans déjà que je ne l'ai plus revue. Comme elle me manque, depuis qu'elle m'a envoyée en ville ! Abidjan est trop grande pour moi, comme une robe de femme sur un corps de fillette. Elle dépasse, traîne dans la boue, me fait trébucher jusqu'à chuter, parfois. Je n'aime pas Abidjan, en qui j'avais fondé tant d'espairs. Pas un n'a vu le jour, du haut de mes treize ans, puisqu'on me marie et c'est normal même si c'est illégal.

Qu'il pleuve ou qu'il soleille, j'ai été promise, huit jours après ma naissance, à un homme dont je ne me soucie pas, même aujourd'hui. Il a payé la dot et on ne peut rien y dire. Ce qui m'ennuie et me dérange, c'est que dans quelques heures, je deviendrai une femme mariée, moi qui rêvais de longues études pour devenir juge. Ou avocate. Pas d'un homme, encore moins d'un homme qui a payé. De celui-ci, je sais seulement qu'il viendra dans ma chambre et que ce sera « très difficile la première fois, mais tu vas t'habituer »... Même Djeneba, en qui j'avais confiance, n'a pas voulu me dire ce qu'il se passerait ce soir-là. Personne ne m'a expliqué, parce que chez nous, chez les musulmans, on ne parle pas de ces choses-là. On les vit, c'est tout. Je sais donc, assise sur ce grand lit et nue sous une robe

magnifique, que « ce sera difficile ». La femme du gardien du marché m'avait aussi raconté que « ça allait saigner, et qu'elle-même avait passé une semaine à l'hôpital ».

Je ne veux pas me marier, je suis une enfant.

Je n'ai pas joué assez.

Pas ri assez.

Ni assez sauté et couru sous la pluie.

Je ne veux pas me marier, je voudrais *fréquenter*. On dit *fréquenter*, pour aller à l'école.

Malgré tout, j'aime les soins, les crèmes, les tatouages au henné que l'on me dispense généreusement depuis une semaine. J'apprécie aussi la gentillesse soudaine de ma tante, la déférence de mon oncle, eux qui me maltraitent d'habitude. Des mets de choix me sont servis, loin du manioc bouilli, des ignames bouillis, du maïs bouilli... J'engloutis la viande de bœuf délicieusement assaisonnée, le riz délicat en grains si fermes. N'était-ce le mariage, j'essaierais bien de sourire, mais l'ignorance dans laquelle on me plonge m'en empêche. Alors, je ne dis rien, mais je mange. C'est important de prendre des forces, même si on ne sait pas pourquoi.

Je mange, on me lave.

Je mange, on me parfume.

Je porte des robes superbes aperçues chez le riche marchand Chinois, quand je me rends au marché afin de revendre au détail les fruits achetés au grossiste de la gare routière.

Les femmes du village me cajolent jeudi, vendredi, samedi, dimanche, lundi, mardi, mercredi et... je mange.

Ce soir, je pense à Ami et Adjoua, avec qui je jouais à *même-même* quand j'avais sept ans. À Akissi, avec qui je dansais le soir sur la place du village, une fois la vaisselle terminée.

À Mamaya, qui a toujours remplacé ma mère dont je n'ai vu qu'une photo, décolorée.

À mon école, que j'ai dû quitter après le CM2.

À la brousse, qui m'accueillait comme si j'étais sienne.
Tout ça, c'est fini.
Demain, c'est de nouveau jeudi.
Et jeudi, on me marie.

C'est vrai, ça a été difficile, très-même, mais je me suis habituée. Et puis une fille, c'est fait pour se marier, avoir des enfants, être tranquille avec son mari.

Un détail avait manqué :

On ne m'avait pas dit que j'étais la troisième épouse. Mais ça aussi, je m'y suis habituée.

D'aussi loin que je m'en souviens, j'ai vécu avec Mamaya, ma grand-mère maternelle, et à y bien réfléchir aujourd'hui, c'est une belle histoire d'amour qui est à l'origine de tous mes malheurs.

Mon père avait eu l'impudence de choisir sa femme, il en était tombé vivement amoureux. La coutume ne tient pas compte de ces manières quasi-occidentales, aussi, les langues agiles avaient laissé entendre que celle qui allait être ma mère venait d'une ethnie indigne de celle de mon père. Griotte. Venin des mots : du couple maudit, les enfants n'avaient pas de place légitime. Je fus confiée à ma grand-mère, qui employa toutes ses forces à faire de ce malheur un grand moment de tendresse qui dura sept longues années. J'étais heureuse. Elle m'aimait autant que je l'aimais, venait me chercher tous les midis devant l'école où je devais l'attendre.

– Ne prends jamais seule la route de la brousse. Attends-moi.

J'ai obéi, toujours. On enlevait souvent des enfants pour des sacrifices et de la sorcellerie, le long des routes bitumées, le long des pistes. Jamais devant l'école. Alors, j'attendais là.

Elle arrivait, le pas lourd, le dos chargé de manioc ou de branchages, ou de bouteilles d'eau qui n'était plus fraîche, mais qu'elle vendait quand même, avant de s'arrêter devant l'école. Mamaya, c'était la porte du bonheur et quand elle ouvrait les bras, je m'y précipitais. Elle sentait l'herbe brûlée des bords de route et je n'ai jamais eu honte de ses vêtements déchirés ou sales ; ils étaient la preuve de son courage et la rendaient belle.

Je l'accompagnais souvent au champ, je voyais bien qu'elle faiblissait et que son visage grimaçait lorsqu'il fallait soulever le large panier rempli de tubercules. Trop lourd, lui. Trop vieille, elle. Je la pensais

éternelle. Je crois qu'elle l'est. Dans ma quiétude d'enfant aimée, je n'ai pas vu arriver le coup de massue :

– Tu pars à la ville. Abidjan. Le petit frère de ton père, sa femme... Ils sauront mieux que moi, qui n'ai plus de forces.

– Non !

Je pleure.

– Tu pourras *fréquenter*, réaliser tes rêves, mais surtout, surtout ! Si on te demande si tu es *eskisée*, tu dis oui.

– Oui.

Je pleure encore.

– Quelle que soit la personne, une amie, une sœur, si on te demande, tu dis oui. *Eskisée*.

– Oui. C'est quoi, Mamaya, *eskisée* ?

– Tu poses trop de questions. Tu dis oui, c'est tout.

Je dis oui et je pleure toujours. Elle est si bonne qu'elle veut me consoler. Elle prononce :

– *Cekuunro*. Tu dis oui.

J'ai compris. Je ne sais pas ce qu'engendre réellement ce mot, mais ce n'est pas *eskisée* que l'on dit, c'est *excisée*. J'ai surpris des femmes en parlant avec effroi, et d'autres, avec un naturel qui m'a étonnée. Comment un seul mot peut-il provoquer des réactions aussi dissemblables ? Alors je pleure de plus belle, m'accroche à sa robe, qui se déchire encore un peu. J'ai les yeux tellement noyés par le chagrin que je ne vois pas les siens qui se mouillent.

Je n'ai pas vu qu'elle a pleuré.

Je ne voulais pas la quitter.

Et me voilà à Abidjan.

Il paraît que c'est pour mon bien...

Quand je suis descendue du taxi-brousse, ils étaient là, à m'attendre. Abidjan grouillait, hélait, répondait. Fumeuse, Abidjan. Dans sa bouche, des milliers de cigarettes-pots d'échappement envoyaient une fumée anthracite, malodorante. Cette ville ne m'a jamais aimée et cela a été immédiatement réciproque. Kouadio, mon oncle, et Sita, sa femme, m'ont saluée avec gentillesse, ont récupéré mon sac en plastique qu'on appelait valise, au fond duquel se perdaient une robe, une paire de *sans-confiance* (neuves !) et mes cahiers d'école, indispensables à ma survie. Je les ai suivis dans les dédales du marché, puis sur une petite route pavée d'ordures, emballages plastiques, morceaux de ferraille, boîtes de lait Nestlé, et les motos-taxis me font peur.

Klaxons intempestifs, poussière. Trous dans le bitume.

Tourner à droite, marcher encore un peu.

Pousser la porte en tôle et entrer dans la cour. Plusieurs familles vivent ici et les enfants qui jouaient là s'arrêtent aussitôt et m'entourent.

Mille questions. Je n'ai pas envie de répondre, car je sais que dès l'instant où j'ouvrirai la bouche, mes larmes recommenceront à couler. Je tourne les talons et emboîte le pas à l'oncle Kouadio, qui me montre ma chambre. C'est la pièce dans laquelle les cinq enfants du couple, plus deux neveux de l'oncle, dorment habituellement. Je n'ai que sept ans et demi, menue, réservée. Je serai la huitième occupante. Il y a toujours de la place.